

La société arabe connotée dans l'œuvre de Tahar Ben Jelloun

VIRGINIA BOZA ARAYA

Escuela de Literatura y Ciencias del Lenguaje
Universidad Nacional

Résumé

L'auteure se propose de faire découvrir quelques traits de la mentalité des cultures arabo-musulmanes présents dans l'œuvre de l'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun par moyen d'un vocabulaire connoté.

Mots clés: littérature marocaine, littérature arabe d'expression française, Tahar Ben Jelloun, romans, stratégies narratives, structure mentale

Resumen

La autora de este ensayo se propone hacer descubrir algunos rasgos de la mentalidad de las culturas arabo-musulmanas plasmados en la obra del escritor marroquí Tahar Ben Jelloun por medio de un vocabulario connotado.

Palabras claves: literatura marroquí, literatura árabe de expresión francesa, Tahar Ben Jelloun, novelas, estrategias narrativas, estructura mental

Abstract

The author of this essay analyses the arabic-muslim culture that can be detected through multiple technics in Tahar Ben Jelloun's novels.

Key words: Moroccan literature, French Arabic literature, Tahar Ben Jelloun, novels, narrative strategies, mental structure

Lire Ben Jelloun, c'est plonger dans le cœur même de la société arabomusulmane et de la culture maghrébine en particulier. Il la dévoile dans tous ses détails : son espace physique, ses rituels, ses conceptions de la vie, ses croyances, sa vie quotidienne, sa misère morale et physique en créant, dans ses romans et dans ses essais, des portraits poignants d'une grande véracité. Ridha Bourkis le confirme dans ces termes :

T. Ben Jelloun, en utilisant la langue française, a tout de même réussi,... à dire merveilleusement le Maroc en particulier et le monde arabe en général, si bien qu'on a quelques fois présenté son oeuvre littéraire comme « la traduction française de la sensibilité marocaine. » (1995 : 129)

La société est dénotée, mais aussi connotée dans ses différents aspects. L'écrivain décrit avec détail les traditions, les rituels, les superstitions du peuple de même qu'une société en pleine déliquescence où la perte des valeurs de l'Islam engendre la violence, la corruption, la haine, ainsi que le désarroi du peuple. Chaque description est évidemment soulignée et renforcée par un réseau connotatif qui a pour but de renforcer le message dénotatif / informatif, de recréer dans sa réalité dérangeante les situations auxquelles sont soumises les femmes et les miséreux du Maroc. L'une des connotations qui s'égrènent le long des pages est celle d'une société traditionnelle.

Connotation : société traditionnelle

La société arabe est extrêmement traditionnelle. Les cérémonies et les rituels rythment l'existence. Les Arabes sont étroitement liées à leur religion : l'Islam. Cette tradition les suit dès la naissance jusqu'à la mort. Beaucoup de garçons portent le nom du Prophète Mohammed et sont éduqués dans la pure tradition comme l'indique Ben Jelloun à plusieurs reprises. Les hommes sont élevés selon la tradition réservée aux « mâles », dans laquelle il est le maître incontesté de la maison et doit être servi comme un roi. Les femmes, elles, sont façonnées par la tradition pour obéir et servir les hommes. On leur apprend la soumission depuis la plus tendre enfance. Les cérémonies ponctuant la vie sont décrites en détail. Elles sont aussi bien dénotées que connotées par l'attitude et les gestes. Lors de la naissance, le nouveau-né doit être présenté à la famille, puis c'est la fête du baptême pendant laquelle les femmes entonnent des « you-you » stridents, des cris de joie évidemment. Ce jour là, on sacrifie un bœuf et on distribue de la nourriture aux pauvres. Ensuite vient la cérémonie du coiffeur-circonciseur : on lui coupe les cheveux, on lui maquille les yeux avec du khôl (fond sombre pour les paupières, les cils, les sourcils), on l'habille avec une djellaba (longue robe à manches longues, à capouchon) blanche et on le circoncise devant les invités. Lorsqu'ils sont jeunes adultes, on prépare la cérémonie de mariage qui est arrangée par les parents du garçon. Ceux-ci se réunissent avec les parents de la fille, afin de leur demander sa main. Le jour convenu, de

vieilles femmes accompagnent la jeune mariée chez son fiancé et futur mari. Elle doit regarder par terre, elle ne peut pas lever les yeux car elle doit rester soumise. Enfin, au moment du décès l'enterrement est ponctué par un cortège comme pour la cérémonie de mariage. C'est le fils aîné qui doit présider la prière à la mosquée vêtu d'une djellaba blanche. Ces cérémonies sont recrées dans les moindres détails à travers les pages des romans de Ben Jelloun.

Une autre tradition qui se perpétue est celle d'aller au hamman (bain de vapeur public). Pour les femmes c'est l'occasion de se retrouver entre elles et de pouvoir parler même des sujets tabous. Ce bain permet à chacun de se purifier, de se nettoyer.

Connotation : société superstitieuse

La société arabe bien qu'extrêmement religieuse est également très superstitieuse. C'est l'apanage du peuple. Dans l'une de ses œuvres, *L'enfant de sable*, la mère d'Ahmed doit se plier aux caprices de son mari qui lui fait parcourir les marabouts, consulter des fqih, des sorciers, des charlatans, mettre en pratique une série de superstitions : boire de l'urine de chamelle, manger avec la main d'un mort, boire un liquide saumâtre (amer) entre autres, afin de pouvoir enfanter un héritier mâle. Les textes regorgent de références aux superstitions accompagnant les événements de la vie quotidienne comme la naissance des enfants. Lalla Malika, la sage femme, met une petite goutte de citron dans les yeux du nouveau-né pour qu'il soit « lucide et clairvoyant », ou elle tâte ses gencives, afin de savoir s'il n'est pas né avec une dent, et remercie Dieu. Le peuple fait appel aux marabouts pour que leurs pouvoirs de devins et de guérisseurs leur apportent de la bonne chance ou les aide à résoudre des problèmes. Le peuple consulte également des sorciers pour avoir des talismans et des amulettes magiques pour s'attacher l'amour fou d'un homme ou pour être protégé contre le mauvais œil.

Ben Jelloun accorde une importance particulière à dépeindre la situation de la femme et des déshérités qui va de pair avec l'humiliation et la misère. L'une des marques les plus présentes est celle d'une société phallocrate où l'homme est tout puissant.

Société phallocrate

Celle-ci est marquée par une série d'affirmations faites concernant l'attitude adoptée par les hommes, les convictions que l'éducation et la religion leur ont imposé :

J'ai un comportement d'homme, ou plus exactement on m'a appris à agir et à penser comme un être naturellement supérieur à la femme. Tout me le permettait: la religion, le texte coranique, la société, la tradition, la famille, le pays... et moi-même... je suis un homme d'ordre et que, si la

femme chez nous est inférieure à l'homme, ce n'est pas parce que Dieu l'a voulu ou que le Prophète l'a décidé, mais parce qu'elle accepte ce sort. Alors subissez et vivez dans le silence ! (Ben Jelloun, 1985 : 145)

Cependant, d'après l'auteur, les femmes en sont complices, car elles acceptent cet état de fait sans opposer aucune résistance. Il le déclare à plusieurs reprises. Ce comportement les met d'emblée sous la tutelle des hommes pour être traitées comme d'éternels enfants. Des phrases interrogatives confortent ces affirmations : « Comment as-tu fait pour n'insuffler aucune graine de violence à tes filles? » (Ben Jelloun, 1985 :52). L'auteur détermine la rupture existante entre les univers masculin et féminin : « Entre lui et elles il avait élevé une muraille épaisse.» Pour dépeindre cette séparation flagrante, il établit un réseau d'oppositions tout au long du texte. Cette muraille est tout d'abord linguistique. Les hommes assument la parole pour instituer leurs droits, leurs possessions, leur monde. Les femmes ne prennent qu'exceptionnellement la parole. On décrit leur univers toujours à la deuxième personne : « J'ai le devoir et le droit de veiller sur vous. Vous me devez obéissance et respect. » (Ben Jelloun, 1985 : 63).

Lorsqu'on évoque les deux sexes dans la même phrase, l'homme parle et la femme écoute. L'opposition est clairement établie verbalement par des prédicats, par les actions exécutées ou par les descriptions faites par l'écrivain :

Homme : supérieur, bonheur, honneur, lumière
 Femme : inférieure, malheur, déshonneur, obscurité

« Le soleil est arrivé... C'est la fin des ténèbres...
 ...la femme chez nous est inférieure
 à l'homme » (Ben Jelloun, 1985 : 26,54)

Les situations recrées par l'écrivain révèlent une société arabe extrêmement phallocrate. C'est une phallocratie institutionnalisée. L'homme y a tous les droits, tous les avantages. Il se considère comme étant supérieur à la femme qui, elle, n'a aucun droit. Il lui impose son autorité avec brutalité et cruauté. En fait, tout les oppose. Dès leur naissance la femme est désavantagée par rapport à l'homme. Les sept sœurs d'Ahmed dans *L'Enfant de sable* sont considérées comme une malédiction, une honte. Leur naissance a été ressentie comme l'opprobre de la maison et leur baptême vécu comme un deuil. Par contre, la naissance d'Ahmed « le mâle », l'héritier fût fêtée avec faste. Ce jour là, le père a proclamé à ces filles qu'elles devaient le même respect et la même obéissance à leur frère.

Les femmes sont écrasées par l'autorité du père, du frère et du mari. Les épouses légitimes subissent toutes la domination et l'humiliation de leurs maris. Elle souffre ses récriminations, son mépris, ses humiliations, sa violence psychologique. La femme du patriarcat dans *Moha le fou*, *Moha le sage* doit également accepter le comportement tyrannique de son mari.

Sachez, ami, que la famille, telle qu'elle existe dans nos pays, avec le père tout-puissant et les femmes reléguées à la domesticité avec une parcelle d'autorité que leur laisse le mâle... (Ben Jelloun, 1985 : 85)

Ahmed constate le sort qui est réservé aux femmes. Elles sont considérées comme une fatalité. Les sept sœurs d'Ahmed sont ignorées, mises à l'écart, méprisées autant par leur père que par Ahmed lui-même. Ce rejet a également été subi par l'Assise dans *La Nuit sacrée*, et par Friha dans *La Prière de l'absent*, entre autres.

Que de fois il se remémora l'histoire des Arabes d'avant l'Islam qui enterraient leurs filles vivantes! Comme il ne pouvait s'en débarrasser, il cultivait à leur égard non pas de la haine, mais de l'indifférence. (Ben Jelloun, 1985 : 17)

Ces femmes arabes sont dépossédées par l'islam qui n'accorde qu'un tiers de l'héritage aux filles lors de la mort du père. Les hommes assistent à l'école coranique, tandis que les femmes restent enfermées à la maison et n'ont l'autorisation de sortir que si elles sont accompagnées. Leur vie est tellement réduite, qu'elles se bornent à faire la cuisine et le ménage, attendre leur mari pour le servir et une fois par semaine, elles ont le droit d'aller au hammam.

Pour reconstituer la société marocaine, Ben Jelloun utilise un vocabulaire très expressif qui impose l'image de la dégradation de la femme au profit de l'homme. Des verbes tels que : obéir, subir, baisser, accepter, se taire entre autres foisonnent pour décrire l'attitude adoptée par les femmes. Ceux attribués aux hommes (protéger, gouverner, ordonner, commander) sont explicites quant au rôle imposé à eux. Ces verbes dénotent également les attitudes que ceux-ci doivent adopter vis-à-vis des femmes et de la société en général. Comme dans toute société machiste, l'homme ne peut se permettre aucune faiblesse. Quand Ahmed rentre à la maison en pleurant lorsqu'il a été battu par des camarades de l'école, son père lui dit que les hommes ne pleurent pas.

Pour marquer cet univers impitoyable, l'auteur met en scène le cas de deux femmes d'exception Oum Abbas (*L'Enfant de sable*) et l'Assise (*La Nuit sacrée*). Elles essaient d'échapper à cette malédiction, mais leur tentative se termine en échec. En effet, toutes les deux sont des femmes de caractère fort, craintes autant par les hommes que par les femmes, mais elles sont malfaisantes (Ben Jelloun, 1985 : 125). Elles tentent de prendre leur revanche par rapport à cette société phallocrate en empruntant tous les comportements excessifs des mâles. L'autorité qu'elles imposent est à l'instar de celle du père ou du patriarce au point de devenir tyranniques avec leur entourage. Il semblerait qu'on ne peut survivre dans cette société que si l'on est dur, cruel. Ce n'est pas une société pour les faibles. Cependant, cette attitude les isole. Elles se consacrent alors à un seul être : Oum Abbas à son fils, l'Assise à son frère le consul, devenant ainsi tantôt soumises tantôt dictatoriales, établissant une sorte de relation fusionnelle à la limite de l'inceste. Oum Abbas répétait constamment à son fils qu'il était son seul homme : « Sa mère l'aimait avec violence. Elle le battait avec une

canne cloutée et lui disait qu'il était son homme, son unique homme. » (Ben Jelloun, 1985 : 134). Quant à l'Assise, lorsqu'elle va au hamman avec son frère, elle le lave, le masse et l'allaité comme un bébé. Jalouse, elle essaiera de détruire Zahra, ne causant que sa propre perte et celle de son frère.

Société violente

Tout dans le texte dénote et connote la violence. Pour commencer, il s'agit d'une violence infligée. Celle-ci est soulignée par les adjectifs : achetée, vendue, exploitée, dépossédée, battue, abattue, meurtrie, torturée, attachée, blessée, piétinée, brûlée, déchirée, découpée, tranchée, mutilée, égorgée, achevée. Cette violence est infligée tout d'abord aux femmes qui en sont les victimes, qu'elles soient des domestiques ou des esclaves ; ou les enfants, eux, sont les martyrs de la société et des femmes elles-mêmes. Leur vie est souvent un enfer. Le vocabulaire du champs lexical de la violence est assez abondant dans les textes : violence – violent – violemment, mais il y a aussi l'adjectif impitoyable et le nom brutalité.

La violence déjà exercée sur les femmes dès leur naissance avant que l'islam se perpétue. Elles sont victimes de leurs pères qui les louent ou les vendent comme esclaves. C'est le sort réservé en particulier aux jeunes filles nées à la campagne dont l'auteur esquisse les portraits dans ses œuvres. Grâce à ces portraits, il donne la parole à ces pauvres misérables à qui on vole toute leur enfance. Quelques lignes suffissent à résumer cette vie de malheur. Les adjectifs qui les définissent le mieux sont : muettes, exclues, ignorées et une série de périphrases qui confirment leur statut : « Fille du silence - Née du silence et de sa grande violence, ... n'existait pas, ... ne parlait pas. ... ne pouvait pas répondre. ... ne voulait pas répondre » (Ben Jelloun, 1978 : 42-43).

Dans l'ouvrage *Moha le fou, Moha le sage*, le personnage Moha, le grand père de la petite Aïcha, renie son fils pour avoir loué/ vendu ses filles « aux puissants de la ville » et au patriarche. Lorsqu'Aïcha arrive dans cette maison, elle devient une sorte d'objet qu'on oublie dans un coin, qu'on nourrit à peine selon le caprice de la maîtresse de maison. Ces femmes sont terriblement méchantes et violentes, n'hésitant pas à se venger, à assouvir leur frustration en martyrisant leurs domestiques. D'autres cas en témoignent : les esclaves noires de *La Nuit sacrée* et de *La Prière de l'absent*, Argane dans cette dernière œuvre. Souvent ce sont des membres de la famille qui les exploitent : des tantes, des oncles ... C'est le cas d'Argane qui est envoyée chez sa tante. Un élément important qui connote une société phalocrate et violente envers les femmes, c'est le fait que souvent elles n'ont pas de nom. C'est le cas des sœurs d'Ahmed où d'Argane elle-même qui explique : « mes parents ont oublié de me nommer ». Bien que le vocabulaire soit dénotatif, ces descriptions et récits connotent le statut de la femme dans cette société. Non moins dramatique est la situation de Dada / Fatem Zohra, l'esclave achetée au Soudan par le patriarche. Elle devient sa concubine et doit subir les violences sexuelles qu'il lui inflige. C'est assez étonnant de constater le plaisir

sacrilège que prennent les hommes à violer tout en récitant des versets du Coran ou en faisant réciter des prières. Fatem-Zohra, ou Dada comme il l'appelle, est la grande « transgression » du patriarcat. Il la possède comme il veut :

Il l'obligeait à prier nue, toute nue. Au moment où elle se prosternait, il la prenait par derrière en lui demandant de continuer sa prière... Cet homme avait tous les pouvoirs sur elle, la vie comme la mort, la vente comme l'achat, la répudiation comme tous les désirs innombrables. (Ben Jelloun, 1978 : 54-55)

Toute aussi tragique est la première relation sexuelle de Zahra dans *La Nuit sacrée* qui est violée par un inconnu. A l'instar du patriarcat, le violeur l'a prise par derrière tout en récitant des versets du Coran, invoquant Allah et le Prophète (Ben Jelloun, 1981 : 63). Ce fait rappelle en outre l'attitude adoptée par Abbas, le patron du cirque qui se plaît à violer Zahra par derrière avec une violence inouïe dans la version racontée par Salem (Ben Jelloun, 1978 : 135), mais aussi celle du chef guerrier Antar qui simule une sodomisation de son amant, ce que celui-ci n'a pas apprécié. Il semblerait que l'auteur veut connoter par cette façon d'agir un certain penchant des hommes à l'homosexualité qui est suggérée dans *L'Enfant de sable* (1985 : 36).

La violence s'exprime tant au niveau familial que social. La société rejette cruellement les filles-mères et leurs nourrissons, les femmes seules ou divorcées. Sans la protection d'un homme, d'une famille, elles sont condamnées. Leur progéniture est envoyée dans un centre où sont enfermés les enfants illégitimes, les enfants de la honte condamnés au malheur et qui avec un peu de chance mourront par manque de soins. S'ils survivent, ils iront s'entasser dans les bidonvilles. Là encore, ils subissent la violence et la misère. Parfois, ils sont exploités par des hommes cruels comme Abbas, le patron du cirque qui devient en quelque sorte leur père. Il les bat constamment pour se faire respecter ou pour faire passer sa colère. D'ailleurs, il définit bien la société : ils deviennent des délinquants ou des prostitués ou bien des cireurs de rue. Ces enfants pullulent dans les textes. Ils accompagnent Moha durant ses errances dans la ville. Ils rêvent comme le petit SDF qui se fait aborder par les fqih des mosquées. Certains d'entre eux se laissent embrigader dans des organisations terroristes. La violence, l'humiliation engendrent chez eux la haine aussi bien de la société que des étrangers. La violence enfante la violence.

Non, face à la violence du maître qui t'a volé ta vie, il faut une violence encore plus grande. (Ben Jelloun, 1978 : 65)

Un bidonville est une brutalité faite à des hommes séparés de la vie. Une violence qui ne prévient pas quand elle éclate. (Ben Jelloun, 1978 : 49)

Il y a certainement une violence politique exercée par la police qui n'hésite pas à tirer sur des manifestants, même si ce sont des enfants. Elle est connotée

également par les humiliations auxquelles sont soumis les déshérités. Elle est sans pitié pour ceux qui critiquent ou s'opposent au pouvoir. Elle les torture jusqu'à la mort. C'est le cas de l'enfant dont parle Moha au début de son discours. Celle-ci est connotée par un langage poétique, des métaphores qui rendent l'image de la torture encore plus brutale : « Des doigts métalliques ont fait des trous dans ta poitrine, le sang est la rosée de l'innocence. » (Ben Jelloun, 1978 : 13).

Moha lui aussi est torturé pour avoir troublé l'ordre public en brûlant des billets de banque ; il dérange parce que dans sa folie, il dénonce les injustices, les inégalités de la société, la corruption généralisée. Il est emmené dans un hôpital psychiatrique où il subit des électrochocs et puis, il est torturé par les agents du pouvoir. L'écrivain le connote en parlant de « cave clandestine », « brutalité », « proie idéale », mais il le dénote explicitement aussi pour ne laisser aucun doute. Il va en mourir. Que se soit dans un hôpital psychiatrique ou dans une prison, la cave à la torture est toujours là, prête à accueillir de nouvelles victimes, à étouffer les cris de souffrance, à cacher l'horreur que la royauté impose. D'ailleurs, c'est dans une de ces caves, dans la prison, où Zahra est excisée avec la complicité des gardiennes.

Vous n'êtes pas des infirmiers...Mais pourquoi cette brutalité. Je vous suis. Je sais à présent où vous m'emmenez. Dans la cave. La cave clandestine Ah! je m'y attendais. Une proie idéale. Vous avez tout enregistré. Pas la peine de me torturer pour que je parle. Je ne cache rien. Ce que j'ai dit, vous le savez bien. (Ben Jelloun, 1978 : 155-156)

Cette violence s'exprime par l'indifférence éprouvée envers les malheureux, que ce soit pour les enfants bâtards ou pour les mendiants qui errent dans la rue dont la simple présence gêne. Et lorsqu'il faut donner une image reluisante du pays, on les enferme et puis on les oublie, on les laisse mourir à petit feu sans nourriture, sans eau. Cette violence est flagrante dans le chapitre intitulé « Les oubliés » et racontée par le dernier mourant qui avec son ultime souffle va tout révéler à Zahra pour que le monde sache. Pour connoter la véracité de cette histoire, l'écrivain la rapporte deux fois racontée par un narrateur héros et par un narrateur auditeur et confirmée par un autre rapporteur. Abbas (*L'Enfant de sable*) définit bien la violence présente à tous les niveaux sociaux et politiques : « Dans ce pays, tu réprimes ou tu es réprimé. Alors je frappe et domine. » (Ben Jelloun, 1985 : 116).

Connotation : double culture

La culture marocaine s'inscrit dans l'altérité puisqu'elle est partagée entre deux cultures : entre la tradition marocaine où l'identité est fortement marquée par l'Islam, et la culture occidentale imposée lors du protectorat français. Tahar Ben Jelloun l'expose comme suit :

Je ne suis pas un auteur arabe puisque j'écris en français. C'est une joie pour moi de m'exprimer dans une langue étrangère que je maîtrise, même si mon imaginaire reste empreint de civilisation orientale. (A. Prune)

Cette double culture est très présente dans le roman maghrébin, mais dans les œuvres de Ben Jelloun, elle est connotée métaphoriquement. Celle-ci se présente comme une double identité où les personnages n'arrivent pas à définir « Qui suis-je ? Et qui est l'autre ? » (Ben Jelloun, 1985 : 54). L'écrivain la cristallise grâce à des personnages présentant une double identité : « Tantôt homme, tantôt femme, notre personnage avançait dans la reconquête de son être. » (Ben Jelloun, 1958 : 120). Ces deux identités marquent l'œuvre tant au niveau compositionnel qu'au niveau de la diégèse. En effet, il met en scène des personnages qui se débattent avec une identité détournée par la volonté d'un père. Le héros du diptyque *L'Enfant de sable/La Nuit sacrée* en est l'incarnation. Ce personnage vit d'apparences, celles qui avaient été fabriquées pour lui par son père : « Dans mon cas j'allais changer d'image, changer de visage dans le même corps, et aimer porter ce masque jusqu'à en profiter avec excès. » (Ben Jelloun, 1985). Retrouver son origine, sa vraie identité devient l'obsession première pour Ben Jelloun. Celle-ci est connotée par les récits en abyme (les histoires d'Antar, de Fatouma, de la femme arabe en Argentine, le battème : pièce de monnaie ayant l'effigie d'un homme d'un côté et d'une femme de l'autre) éparpillés dans ses œuvres. Du point de vue compositionnelle, cette double culture est schématisée par la composition en diptyque et par le miroir qui renvoie les différentes images que la double appartenance pourrait revêtir.

Lire Ben Jelloun c'est pénétrer à l'intérieur de la culture arabo-musulmane en général et marocaine en particulier. L'auteur l'affirme dans ses romans qu'« il y a peu de différence entre nos deux sociétés arabes et musulmanes ». Il intègre, en parfaite harmonie, la tradition, la culture et la société maghrébines dans sa quotidienneté. Il plonge le lecteur dans ses paradoxes, ses problèmes, sa misère. On peut qualifier son œuvre d'ethnographique, car il fait une étude approfondie des êtres étouffés par la tradition qui les façonne et les isole, des êtres qui doivent se débattre tant avec la misère humaine et physique que psychologique.

Grâce à un langage dénotatif, il peint un univers où l'Islam représente le cœur même de l'identité. Cette opposition entre ces deux mondes est également connotée par le contraste établi entre la société traditionnelle et une société avec des valeurs modernes dans laquelle « des personnages ayant connu d'autres valeurs n'ont plus leur place ». Il tient à dénoncer dans ses romans la violence de la vie, la condition de la femme et la condition des relations entre l'homme et la femme dans la société marocaine traditionnelle. Très subtilement, il critique l'autoritarisme et les dérives du pouvoir, la corruption, l'indifférence, et bien sûr les méfaits du colonialisme en mettant en relief le patriotisme des marocains.

Bibliographie

- Adam, Jean-Michel et F. Revaz (1996). *L'analyse des récits*. Paris : Seuil.
- Adam, Jean Michel (1978). La cohésion des séquences de propositions dans la macro-structure narrative. *Langue Française* 38.
- Bekri, Tahar (1994). *Littérature de Tunisie et du Maghreb*. Paris : L'Harmattan.
- Bonn, Charles (1991). *Au miroir de l'autre*. Paris : L'Harmattan.
- Bourkis, Ridha (1995). *Tahar Ben Jelloun. La poussière d'or et la face masquée. Approche linguistique*. Paris : L'Harmattan.
- Déjeux, Jean (1992). *La Littérature Maghrébine d'expression française*. Paris : PUF.
- Elbaz, Robert (1996). *Tahar Ben Jelloun ou l'inassouvissement du désir narratif*. Paris: L'Harmattan.
- Genette, Gérard (1972). *Figures III*. Paris: Seuil.
- _____ (1985). *Nouveau discours du récit*. Paris: Seuil.
- Gontard, Marc (1981). *Violence du texte. La littérature marocaine de langue française*. Paris: L'Harmattan.
- Joubert, Jean-Louis (1986). *Les Littératures francophones depuis 1945*. Paris : Bordas.
- _____ (1992). *Littérature Francophone. Anthologie*. Paris: Nathan.
- Kamal-Trense, Nadia (2000). *Tahar Ben Jelloun, l'écrivain des villes*. Paris : L'Harmattan.
- Khon-Pireaux, Laurence (2000). *Tahar Ben Jelloun – L'enfant de sable / La nuit sacrée*. Paris: Ellipses.
- Masmoudi, Ikram (1998). *De "L'Enfant de sable" maudit à la statue de chair sanctifiée de "La Nuit sacrée" : approche syntaxique, sémantique et pragmatique de 2 oeuvres de Tahar Ben Jelloun*. Presses Universitaires du Septentrion.
- M'henni, Mansour (1993). *Tahar Ben Jelloun. Stratégies d'écriture*. Paris : L'Harmattan.
- Rouch, Alain (1986). *Littératures Nationales d'écriture française*. Paris: Bordas.
- Saïgh Boustra, Rachida (1993). *Béances du récit dans La Nuit sacrée in Tahar Ben Jelloun. Stratégies d'écriture sous la direction de Mansour' M Henni*. Paris: L'Harmattan.
- Salha, Habib (1993). *Le Miroir étoilé. Une lecture de La Prière de l'Absent de Tahar Ben Jelloun in Tahar Ben Jelloun. Stratégies d'écriture sous la direction de Mansour' M Henni*. Paris : L'Harmattan.

Sur l'internet

- Boucheikri (2005). Commentaire. <http://www.lisons.info/Ben-Jelloun-Tahar-auteur-22.php>
- Al-Hâdi Mûsâ ben al-Mahdî. [http://www.rfi.fr/Fichiers/Mfi/culture_societe/513.aspAl-Hadi\(Abbasside\)](http://www.rfi.fr/Fichiers/Mfi/culture_societe/513.aspAl-Hadi(Abbasside))
- La Nuit sacrée* I. <http://lilt.ilstu.edu/jh Reid/taharben1.htm>
- Prune, Antoine. *Tahar Ben Jelloun, Cap au sud*. <http://www.cafebabel.com>

Œuvres de T. Ben Jelloun

Ben Jelloun, Tahar (1985). *L'Enfant de sable*. Paris : Editions Club France Loisirs.

Ben Jelloun, Tahar (1978). *Moha le fou, Moha le sage*. Paris : Editions du Seuil.

Ben Jelloun, Tahar (1981). *La Prière de l'absent*. Paris : Editions du Seuil.

Ben Jelloun, Tahar (1987). *La Nuit sacrée*. Paris : Editions Club France Loisirs.

